

SUR L'ORIGINE DE LA CONSTELLATION DE LA VIERGE

PAR

ROLAND LAFFITTE

Si l'origine mésopotamienne de la constellation de la *Vierge* n'est aujourd'hui contestée par personne, celle du nom de cette figure, soit *Παρθένος* en grec ou *Betūltā* en araméen¹ n'est pas élucidée. Je m'efforcerai dans un premier temps d'établir un schéma de diffusion de la constellation de Mésopotamie vers la Grèce en passant par la Syrie, et présenterai dans un second temps quelques éléments permettant de comprendre comment cette constellation s'est répandue chez les peuples ouest-sémitiques.

De la Mésopotamie à la Grèce

Šala

La première référence à la constellation de la *Vierge* chez les Mésopotamiens est un document connu sous le nom de *Mul.Apin*. Il s'agit d'une tablette trouvée dans la bibliothèque d'Assurbanipal, qui date donc du VII^e siècle av. è.c., mais dont les données astronomiques remontent aux XIII^e/XII^e siècles av. è.c. Nous pouvons lire dans ce texte:

mul.AB.SÍN d.ša-la šu-bu-ul-tu₄

la constellation du *Sillon* [est] la déesse Šala [qui est] l'Épi d'orge²

¹ Nous verrons que la constellation possède également l'appellation *Šebeltā* «l'Épi» dans une autre tradition araméenne (voir *infra*).

² BM 86378, tab. I, col. II, l. 10, voir Hermann Hunger et David Pingree, «MUL.APIN, An Astronomical Compendium in Cuneiform», *AfO*, Beiheft XXIV, 1989, p. 33.

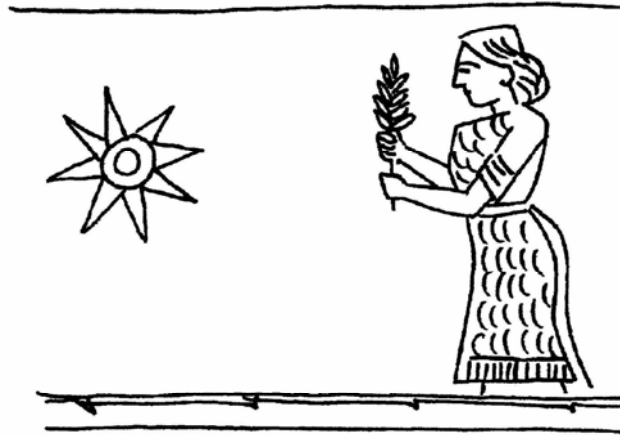


Fig. 1: tablette d'Uruk AO 6448.

Dans la mythologie mésopotamienne, cette divinité, que l'on suppose d'origine hourrite, est la femme du dieu Adad³. La constellation zodiacale est figurée par une jeune femme tenant à deux mains un épi sur la tablette AO 644⁴, document d'époque séleucide (voir Fig. 1) mais qui est probablement la copie d'un plus ancien remontant au moins au XII^e siècle⁵, ce qui est conforté par le fait que l'épi est attesté sur des *kudurru*-s de la même époque, soit la période qassite, comme symbole

³ Hans Wilhelm Haussig, *Götter und Mythen im vorderen Orient*, in *Wörterbuch der Mythologie*, erste Abteilung: *Die Alten Kulturvölker*, Band I, Stuttgart: Ernst Klett, 1965, p. 118; et Jeremy Black & Anthony Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia, an Illustrated Dictionary*, London: British Museum Press, 1992, p. 172-173.

⁴ Il s'agit de la tab. AO 6448, voir *TCL*, t. VI, pl. XXV.

⁵ Cela ressort parfaitement en effet du rapprochement fait entre la tab. VAT 7851 présentant *mul.MUL* «la Touffe» *i.e. les Pléiades* ainsi que *mul.GU.AN.NA* «le Taureau céleste» *i.e. les Hyades*, la tab. VAT 7847 figurant *mul.UR.GU.LA* «le Lion» marchant sur *mul.MUŠ* «le Serpent» *i.e. l'Hydre*, et enfin la tab. AO 6448 déjà mentionnée (voir note précédente). Ces trois tablettes font partie d'un même ensemble au sujet duquel Ernst Weidner écrit: «Diese späten Zeichnungen gehen gewiss auf sehr viel ältere Vorlagen zurück, denn wir finden Löwe und Hydra in genau der gleichen Darstellungsform schon auf einem Grenzstein aus der Zeit Mardukapaliddins I. (1187-1175 v. Chr.)» (Ernst F. Weidner, «Eine Beschreibung des Sternhimmels aus Assur», *AfO*, vol. IV, Berlin: chez l'auteur, 1927, pl. V, et p. 73-74). Les figures dont il s'agit apparaissent sur la partie inférieure de la face A du *kudurru* n° 90850 (voir L. W. King, *Babylonian Boundary-Stones and Memorial-Tablets in the British Museum*, II. *Plates*, London: Longman & Co, 1912, pl. XLII).

de la déesse Šala⁶. Bien plus tard, la figure de la jeune femme à l'épi apparaît seule sur une empreinte de gemme découvert à Uruk et daté de 217 av. è.c., dans laquelle Ronald Wallenfels lit une représentation du signe zodiacal de la *Vierge*⁷.

Παρθένος

De leur côté, les Grecs eurent connaissance de la constellation de la *Vierge* à une époque comprise entre la fin du VI^e siècle av. è.c. où Cléostrat de Ténédos est réputé avoir fait découvrir à ses concitoyens les constellations de l'écliptique⁸ et, au plus tard, Eudoxe de Cnide, soit vers le milieu du IV^e s. av. è.c., chez qui le nom de *Παρθένος* est attesté⁹.

Selon Aratos, *Παρθένος* «tient à la main un épi — *Στάκος* — étincelant»¹⁰. Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette figure un héritage de cette représentation mésopotamienne. Elle présente pourtant, par rapport à sa devancière Šala, des traits originaux. Comme le note en effet Franz Cumont, «le type le plus ancien paraît être celui d'une femme ailée, chastement vêtue, tenant un bouquet d'épis...»¹¹. Rien là qui

⁶ Anthony Green, «Ancient Mesopotamian Religious Iconography», in Jack M. Sasson et al., *Civilisations of the Ancient Near East*, vol. III, New York: Charles Scribner's Sons, etc., 1995, p. 1838.

⁷ Ronald Wallenfels, *Uruk Hellenistic Seal Impressions in the Yale Babylonian Collection. I. Cuneiform Tablets*, Deutsches Archäologisches Institut, Abteilung Baghdad, Mainz am Rhein: Philipp von Zabern, 1994, n° 107, p. 27 et pl. 6, et notamment Appendix I: «Zodiacal Signs among the Uruk Tablet Seal Impressions in the Yale Babylonian Collection», p. 155.

⁸ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, liv. II, texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu, Paris: Les Belles Lettres, 1950, 1^{ère} partie, I. D, §31, p. 17.

⁹ Voir *Die Fragmente des Eudoxos von Knidos*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von François Lasserre, Berlin: Walter De Gruyter & Co, 1966, *Φαινόμενα, Ενοπτρον*, p. 39-66. Pour une idée plus complète de l'introduction des appellations des signes du zodiaque en Grèce, voir notamment Anton Scherer, *Gestirnnamen bei den indogermanischen Völkern*, Heidelberg: Carl Winter, 1953, p. 165-74, et André Le Boeuffle, *Les noms latins d'astres et de constellations*, Paris: Les Belles lettres, 1996, p. 153-86: ces deux ouvrages livrent de façon systématique les références des premières occurrences des noms des constellations dans les textes grecs.

¹⁰ Aratos, *Phénomènes*, édité et traduit par Jean Martin, Paris: Les Belles Lettres, 1998, t. I, l. 97-99, p. 6.

¹¹ Franz Cumont, in Charles Daremberg & Edmond Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*; t. V, Paris: Hachette, 1919, s.v. «Zodiacus», p. 1061.

semble en tout cas avoir un quelconque rapport avec la divinité grecque assez mystérieuse nommée *Παρθένος*, présente de la péninsule Taurique jusqu'aux deux rivages de la mer Égée¹².

Aratos, le premier à intégrer la figure céleste dans la mythologie grecque, se demandait à son propos: «Est-ce la fille d'Astrée, dont on dit qu'il fut le père antique des constellations, ou bien de quelqu'un d'autre?»¹³? Et voici ce qu'en écrivait Ératosthène: «Il court à son sujet un très grand nombre de traditions divergentes: il s'agirait, selon elles, tantôt de Déméter à cause l'épi qu'elle tient, tantôt d'Isis, tantôt d'Atargatis, ou encore de Tychè...»¹⁴.

La figure stellaire de *Παρθένος* cadre donc mal avec la mythologie grecque classique et c'est bien vers la recherche d'un emprunt oriental que nous guide Ératosthène.

Šala et 'Attā

Nous savons que la constellation est née en Mésopotamie et correspond à la figure de la déesse Šala. Or la connaissance de cette déesse fut diffusée en Syrie: elle apparaît en effet avec son époux Adad sur une statue du IX^e siècle gravée aussi bien en cunéiformes qu'en caractères araméens et trouvée il y a une vingtaine d'années à Tell Fekhrye¹⁵. Nous savons aussi, par des documents d'Ebla, de Qatna, d'Emar ou d'Ougarit que les peuples de Syrie eurent très tôt accès aux textes astronomiques babyloniens¹⁶. Il est donc permis de se demander comment les peuples

¹² Haido Koukouli-Chrisanthaki, in *LIMC*, s.v. «Parthenos», t. VIII.1, p. 944-948.

¹³ Aratos, *op. cit.*, t. I, 97-99, p. 6.

¹⁴ Ératosthène, *Catastérismes*, version abrégée éditée et traduite par Pascal Charvet & Arnaud Zucker sous le titre *Ératosthène. Le ciel: mythes et histoire des constellations*, Paris: Nil, 1998, p. 61.

¹⁵ Ali Abou-Assaf, Pierre Bordreuil et Alan R. Millard, *La statue de Tell Fekherye et son inscription bilingue assyro-araméenne*, in *Études assyriologiques*, Cahier n° 7, Paris: Recherche sur les civilisations, 1982.

¹⁶ On aura un aperçu des documents astronomiques/astrologiques en Syrie dans l'ouvrage de David Pingree, *From Astral Omens to Astrology from Babylon to Bīkāner*, *Serie Orientale Roma*, LXXVIII, Roma: Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente, 1997, p. 12-15; ou encore dans celui de Ulla Koch-Westenholz, *Mesopotmian Astrology. An Introduction to Babylonian and Assyrian Celestial Divination*, in *Carsten Niebuhr Institute of Ancient Near Eastern Studies*, vol. XIX, Copenhagen, 1995, p. 44-51. Notons toutefois que l'on ne trouve pas, dans ces documents, de constellation correspondant à la Vierge.

de Syrie pouvaient appréhender la figure céleste de Šala dans leurs propres repères mythologiques.

Chez les Araméens, le couple Adad/Šala cède la place à celui constitué par Hadad et ʿAttā. Le Hadad araméen possède, à l'instar du Adad akkadien¹⁷, le taureau comme animal emblématique. Et il est tentant de voir à la place de Šala la parèdre de Hadad dans l'imaginaire araméen, soit ʿAttā, divinité toutefois plus importante et plus complexe que la déesse mésopotamienne. Or cette ʿAttā que l'on rencontre encore sur des monnaies du début de l'époque séleucide¹⁸ n'est que la forme araméenne de la déesse connue à Ugarit sous l'appellation de ʿAnat, parèdre de Baʿl, titre local assumé par le dieu Hadad¹⁹. Et la déesse ʿAnat présente deux caractères qui nous intéressent au plus haut point:

1. Elle mérite d'abord dans de nombreux textes l'épithète de *Batūlat*²⁰ qui est littéralement «la Vierge»²¹.
2. Elle se représente également comme une figure ailée, ainsi que cela est attesté par plusieurs documents, notamment par l'empreinte de sceau ougaritique AO 17243²².

¹⁷ On sait par un hymne en ancien babylonien à Adad que ce dernier est bien *šu-ur šamā'i* (voir *CT XV*, 4 ii 3, et *CAD Š*, s.v. «šūru B», vol. 17, part. III, p. 369).

¹⁸ Un didrachme de Hierapolis datant de la période d'Alexandre le Grand montre une déesse chevauchant un lion et portant un voile (Hans J. W. Drijvers, «Dea Syria», *LIMC*, t. III.1, n° 4, p. 356). Il s'agit donc d'Atargatis mais le fait que la légende araméenne se lise *ʿth*, quand d'autres monnaies de la même époque portent *ʿtrʿth*, revient à revendiquer sa filiation avec ʿAnat/ʿAttā. Ajoutons que, d'un point de vue morphologique, l'araméen *ʿth* est le terme correspondant à l'ougaritique *ʿnt*: Hans J. W. Drijvers écrit à ce propos que «The name *ʿth* is the Aramaic form of Anat» (*DDD*, s.v. «Atargatis», col. 213-214).

¹⁹ Peggy L. Day, in *DDD*, s.v. «Anat», col. 62-77.

²⁰ On peut citer par exemple à ce sujet: Edward Lipiński, «Les conceptions et couches merveilleuses de Anath», *Syria*, t. XLII, 1965, fasc. 1-2, p. 45-73; Charles Viroilleaud, «ʿAnat et la génisse, poème de Ras-Shamra (IV AB)», *Syria*, t. XVII, 1936, p. 151-155; ou encore Gregorio Del Olme Lete, «Le mythe de la Vierge-mère ʿAnatu: une nouvelle interprétation de CTA/KTU 13», *Ugarit-Forschungen*, Band XIII, 1981, p. 49-62.

²¹ Voir à ce sujet Peggy L. Day, *op. cit.*, col. 65.

²² La déesse ʿAnat apparaît effectivement ailée sur un sceau d'Ugarit reproduit par Hartmut Gese, Maria Höfner & Kurt Rudolph, *Die Religionen Altsyriens, Altarabiens und der Mandäer*, Stuttgart, Berlin, Köln & Mainz: W. Kohlhammer, 1970, fig. 16, p. 159). L'identification de la figure ailée à la déesse ʿAnat ressort par ailleurs de nombreuses études: citons entre autres celles de Marie-Thérèse Barrelet, «Les déesses armées et ailées», *Syria*, t. XXXII, 1955, p. 222-260, et «Deux déesses syro-phéniciennes sur un bronze du Louvre», *Syria*, t. XXXV, 1958, en particulier p. 36.

ʿAttā et Παρθένος

Une voie de passage possible de la figure mythologique de la déesse vierge ouest-sémitique à la Grèce est repérable à Chypre. Un culte était en effet rendu à la déesse ʿAnat associée à Baʿl au début du VII^e siècle av. è.c. à Idalion. Et dans une inscription bilingue, phénicienne et grecque, du IV^e siècle av. è.c. de Lapéthos, ʿAnat est assimilée à Athéna²³. En fait cette assimilation, suggérée aussi dans un temple d'Idalion, remonte au moins, selon Edward Lipiński, au VI^e siècle av. è.c.²⁴. Une telle association est d'autant plus intéressante qu'Athéna est une déesse connue pour sa virginité et que, au moins dans sa forme archaïque, elle peut s'afficher ailée²⁵. Notons encore qu'on retrouvera également en Égypte, à Philae, ʿAnat assimilée dans le culte à Isis²⁶ dont Ératosthène se demandait si elle n'était pas à l'origine de Παρθένος. Il existait donc, sur les marges orientales du monde grec, un terrain mythologique largement travaillé pour recevoir une figure céleste comme celle de Παρθένος.

Diffusion de la Vierge chez les peuples ouest-sémitiques

Changeons maintenant de cap et intéressons-nous à la diffusion de la constellation de la Vierge chez les peuples ouest-sémitiques.

ʿAttā et Betūltā

Dans une étude sur les noms araméens et hébraïques des signes zodiacaux dans laquelle sont reliés les noms des constellations zodiacales à leur source mésopotamienne, Jonas C. Greenfield écrit: «In the West,

²³ Edward Lipiński, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, in *Studia Phoenica XIV, Orientalia lovaniensa analecta*, n° 64, Leuven: Peeters & Department Oosterse Studies, 1995, p. 310.

²⁴ *Id.*, *ibid*, p. 312.

²⁵ L'Athéna archaïque, essentiellement avant le V^e siècle, peut également s'afficher ailée, tout comme la déesse ʿAnat: voir Pierre Demargne, «Athena», *LIMC*, t. II.1, p. 964-965 et 1019. Le fait que Παρθένος/la Vierge soit traditionnellement présentée comme une figure ailée (voir *supra*, n. 22) vient conforter l'hypothèse de cette éventuelle voie d'emprunt.

²⁶ Edward Lipiński, *op. cit*, p. 310.

parthénos/virgo became the name, first of the constellation, then of the zodiacal sign. The use of *betūltā* in Qumran Aramaic and Hebrew *betūlā* in the synagogue mosaics (Epiphanius *bethulah*²⁷) is the only concrete sign of Western influence in the zodiacal names Jewish tradition»²⁸. Selon cet auteur, le nom araméen dériverait donc du nom grec, et ce malgré l'étonnante continuité linguistique existant entre la *Batūlat* ougaritique et la *Betūltā* araméenne tardive. Également malgré le fait que ce nom correspond à un caractère inscrit dans une évidente pérennité symbolique du couple paradoxal virginité/fécondité²⁹, de la notion de «*Vierge mère*» qui va, en Syrie/Palestine, comme cela a si souvent été relevé, de la déesse ʿAnat à Marie, mère de Jésus.

ʿAnat et *Αταργατῖς*

Je relèverai maintenant sur cette voie quelques jalons livrés par la mythologie et par l'examen de figures zodiacales peu connues, tant du point de vue de l'onomastique que de l'iconographie.

À l'époque séleucide, la phénicienne ʿAnat disparaît avec la langue elle-même, et l'araméenne ʿAttā qui lui correspond cède la place à une nouvelle divinité, *Αταργατῖς*. Il s'agit du syncrétisme de deux figures, la première, ʿAttart, plus connue sous le nom d'Astarté, et la seconde ʿAnat. Parallèlement, son appellation est l'agglutination de deux noms, à savoir ʿAtar + ʿAttā, ainsi que cela a été mainte fois démontré³⁰.

²⁷ Le texte grec donne *Βεθουλά* (voir Epiphanius, *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte: Epiphanius, erster Band: Ancoratus und Panarion*, 1-33, herausgegeben... von Dr. Karl Holl, Leipzig: J.-V. Hinrich, 1915, p. 212).

²⁸ Jonas C. Greenfield, «The Names of the Zodiacal Signs in Aramaic and Hebrew», in *Au carrefour des religions. Mélanges offerts à Philippe Gignoux*, textes réunis par Rika Gyselen, *Res Orientales*, vol. VII, 1995, p. 99.

²⁹ Un exemple parmi d'autres: dans son commentaire philologique sur *Job XXXI.1*, Antony Ceresco écrit: «*bētūlā* here = Ugaritic *btlt* 'nt "the Virgin Anat", Baal's sister and consort», voir *Job 29-31 in the Light of Northwest Semitic*, Rome: Biblical Institute Press, 1980, p. 107, ce qui est d'ailleurs souligné par Peggy L. Day, *op. cit.*, col. 73-74.

³⁰ On lit par exemple chez Harmut Gese *et al.*: «im aramäischen Bereich ʿAnat=ʿAtt(a) zusammen mit ʿAttart zu ʿAtarʿate=Atargatis wurde», *op. cit.*, p. 157. On peut également se reporter à ce propos aux travaux de Robert A. Oden, *Studies in Lucian's De Syria Dea*, Harvard: Harvard Semitic Museum & Missoula (Montana): Scholars press, 1977.

Or la grande déesse syrienne a hérité des caractères des deux divinités dont elle est l'amalgame. Passons sur le fait qu'*Αταργατῖς* est souvent représentée avec un ou deux lions³¹ pour ne retenir que des traits intéressant directement l'objet de cette étude :

1. Elle est d'abord tout naturellement, comme ^ʿAnat et ^ʿAttā, la parèdre de Hadad, ceci dans tous les lieux de culte où elle apparaît³².
2. Elle possède ensuite les mêmes caractères de déesse nourricière et vierge. Bien que ce dernier trait ne soit ni le plus connu ni le plus important, il est attesté d'abord par plusieurs inscriptions de Grèce septentrionale datées des premiers siècles av. è.c. et dédiées à la déesse syrienne en tant que «mère des dieux et vierge»³³, ensuite par deux inscriptions grecques de Beroea/Alep datées du III^e siècle de notre ère où *Θεά Σύρια* est bien qualifiée de *Παρθένος*³⁴. Ajoutons que le caractère de déesse nourricière d'*Αταργατῖς* peut être signalé par la présence d'un ou plusieurs épis de blé, attribut qui n'est pas du tout rare et se trouve notamment à en Syrie à Heliopolis³⁵ et en Nabatène à Khirbat al-Tannūr³⁶.

Et, si nous nous attardons encore un moment dans le domaine de la mythologie, *Αταργατῖς* prend aussi souvent, dans le syncrétisme iconographique propre à l'époque hellénistique, les traits de la *Τύχη* : cette Tychè/Atargatis est une figure tout à fait commune en Syrie/Palestine puisqu'on la rencontre, comme cela ressort bien de l'étude de Monika Hörig sur *Dea Syria*, d'Édesse à Neapolis en passant par Hierapolis/Bambykè, Palmyre et Heliopolis³⁷, et même, plus au sud, en Nabatène à

³¹ Voir par exemple Han G. W. Drijvers, *op. cit.*, col. 214.

³² Voir Robert A. Oden, *op. cit.*, p. 47-57.

³³ Guenther Klaffenbach, *Inscriptiones graecae septentrionalis*, consilio et auctoritate academiae litterarum Borussicae editate, vol. IX, pt. 1, fasc. 1, Berlin: Walter de Gruyter, 1932, n° 96b, p. 52; n° 105, p. 56; et n° 106, p. 58.

³⁴ Ἀναστ. Κ. Ὁρλάνδος, «Βερούας ἐπιγραφαὶ ἀνεκδοταί», *Ἀρχαιο λογικὸν Δελτιόν*, t. II, 1916, n° 2, p. 145, et n° 3, p. 147. À noter que toutes ces inscriptions sont signalées dans l'étude de Robert A. Oden, *op. cit.*, p. 104.

³⁵ Han J. W. Drijvers, «Dea Syria», *op. cit.*, n° 33 et 34, p. 357.

³⁶ Nelson Glueck, *Deities and Dolphins*, New York: Farrar, Straus and Giroux, 1965, notamment p. 49.

³⁷ Monika Hörig, *Dea Syria – Studien zur religiösen Tradition der Fruchtbarkeitsgöttin in Vorderasien*, Neukirche-Vluyn: Neukirchener Verlag, und Kevelaer: Butzon & Bercker, 1979, p. 173-180.

Khirbat al-Tannūr³⁸. Il est d'ailleurs à signaler que l'épi est un des attributs de la *Tύχη* dans la Grèce archaïque³⁹.

Ce détour par les représentations mythologiques en Syrie permet de considérer d'un autre oeil les figures zodiacales. En observant en effet le relief sudarabique de Zafar correspondant au signe de la *Vierge*⁴⁰, j'ai eu l'occasion de suggérer que cette figure assise tenant dans sa main droite une corne d'abondance et dans sa main gauche un épi (voir *Fig. 2*) pouvait correspondre à *Αταργατῖς / Τύχη*⁴¹.



Fig. 2: relief sudarabique Zafār 56.

Le nom qui apparaît à gauche de la figure sur le relief sudarabique Zafār 56 dont je viens de parler est *Šubultān*, «l'Épi». L'onomastique

³⁸ Voir Nelson Glueck, *op. cit.*, notamment p. 316 et 428.

³⁹ Voir Laurence Villard, in *LIMC*, s.v. «Tychè», t. VIII.1, p. 123-124.

⁴⁰ Découvert par Paolo Costa, «Antiquities from Zafār (Yemen)», *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, vol. XXXIII, 1973, not. p. 197, il fut étudié Jacqueline Pirenne, «N°2 Zafar 56 (R82/s8/43.11 n° 2 Zafar)», in *Corpus des Antiquités Sud-Arabs*, éd. Peeters, 1977, p. 1.481- 484.

⁴¹ Roland Laffitte, «Sur le zodiaque sudarabique», *Arabia*, IREMAM, Aix-en-Provence & ISIAO, Rome, n° 1, 2004, p. 79-89. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'on retrouve une femme assise pour la *Vierge* sur le zodiaque de la synagogue de Beth Alpha, datée du VI^e siècle è.c. (voir Elezear Lipa Sukenik, *Ancient Synagogues in Palestine and Greece*, London: Oxford University Press, 1934, p. 32; ainsi que Rachel Rachlili, «The Zodiac in Ancient Jewish Art: Representation and Significance», *BASOR*, n° 228, déc. 1977, p. 64).

zodiacale sémitique présente en effet deux appellations pour exprimer le signe que nous étudions: d'un côté «la Vierge» qui est en araméen *Betūltā*, et de l'autre «l'Épi» qui est *Šebeltā* en araméen, ce qui trahit un héritage direct de Babylone, puisque l'appellation akkadienne est *Šubultu(m)*, «l'Épi»⁴².

Au terme de cette étude, nous pouvons dire que l'hypothèse d'une transmission de la constellation babylonienne entre la Syrie et la Grèce est soutenable même si les traces de ce phénomène restent rares. De plus l'iconographie *Αταργατῆς/Τύχη* vient conforter une filiation purement sémitique de cette figure zodiacale sans avoir besoin d'invoquer un détour par la *Παρθένος* grecque, ce qui renforce encore celle d'une origine ouest-sémitique de la figure de la *Vierge*.

Nous avons déjà des preuves que les peuples de Syrie possédaient leurs propres représentations célestes: d'abord une liste lexicale datée *ca* 2500 av. è.c. qui nous livre le nom éblaïque des *Pléiades*, *Kà-ma-tù*⁴³, que l'on retrouvera d'ailleurs dans la *Bible* sous la forme *Kīmah*⁴⁴; ensuite une coupe astrale araméenne du VIII^e siècle publiée par Richard David Barnett à laquelle André Lemaire a consacré une récente étude⁴⁵, enfin la glyptique ouest-sémitique qui nous livre de nombreuses représentations célestes⁴⁶. La présente étude donne davantage de consistance à l'existence d'une astronomie ouest-sémitique à part entière. Bien plus qu'un simple relais dans la diffusion de la constellation de la *Vierge*, celle-ci joue en effet un rôle d'un maillon actif et innovant.

⁴² Voir Roland Laffitte, «Quelques noms de signes du zodiaque sudarabique», *Matériaux Arabes et Sudarabique*, GELAS, Paris, nouvelle série X, 2002, p. 159-173; et «Les noms sémitiques des signes du zodiaque, de Babylone à Baghdad», *Comptes rendus du GLECS*, t. XXXIV, 2003, p. 97-118.

⁴³ Voir Wilfred G. Lambert, «The section AN», in *Il bilinguismo a Ebla*, Atti del convegno internazionale a cura di Luigi Cagni, (Napoli, 19-22 aprile 1982), Napoli: Istituto Universitario Orientale, Dipartimento di studi asiatici, XXII, 1984, p. 396.

⁴⁴ Voir *Job* IX.9.

⁴⁵ Richard David Barnett, «Homme masqué ou dieu-ibex?», *Syria*, t. XLIII, 1966, p. 268-276, et André Lemaire, «Coupe astrale inscrite et astronomie araméenne», in *Michael, Historical, Epigraphical and Biblical Studies in Honor of Prof. Michael Heltzer*, ed. Yitzhak Avishur and Robert Deutsch, Tel Aviv-Jaffa: Archaeological Center Publications, 1999, p. 195-211.

⁴⁶ L'étude d'André Lemaire mentionnée à la note précédente replace d'ailleurs la coupe araméenne dans le riche contexte des figures astrales livrées par la glyptique araméenne (*Id.*, *ibid*, p. 201-203).

ABRÉVIATIONS

- AfO* = *Archiv für Orientforschung*, Zeitschrift für die Wissenschaft vom vorderen Orient, Institut für Orientalistik der Universität Wien, 1923-.
- BASOR* = *Bulletin of the American School of Oriental Research*, Boston (Ma.), 1919-.
- CAD* = *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*: Chicago: Oriental Institute, 1964-.
- CT* = *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*, London: British Museum Publications, 1896-.
- DDD*: = Karel van der Toorn, Bob Becking & Pieter W. van der Horst (ed.), *Dictionary of the Deities and Demons of the Bible*, 2 vol., Leiden, New York, Köln: E. J. Brill, 1995.
- LIMC* = *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, 8 vol., Zürich, Düsseldorf: Artemis, 1981-1997.
- TCL* = *Musée du Louvre. Département des Antiquités orientales: Tablettes cunéiformes*, éd. François Thureau-Dangin, 14 vol., Paris: Musée du Louvre, 1910-1928.